

**UNE HISTOIRE DE VASSIEUX  
JUSQU' AUX RECENTES TRANSFORMATIONS RURALES**

Le Maire de VASSIEUX, J. ROUX, connaît bien cette histoire. Nommé instituteur en 1946, dans cette commune martyre où tout était à rebâtir, il y a fait toute sa carrière, y a pris sa retraite. Associé à l'administration de "sa" commune, il en est devenu le Maire en 1960, et s'est dévoué à la gestion municipale. En même temps il se passionnait pour son histoire, qu'il nous aidera à reconstituer dans les pages qui suivent.

L'abbé L. FILLET, qui a tant écrit sur l'histoire de la Drôme, a été curé à St Martin-en-Vercors de 1875 à 1882 et y a préparé un "Essai historique sur le Vercors" paru en 1888, et qui vient d'être très bien réédité par "La Manufacture" rue St Vincent à DIE (Prix: 80 F). Vital CHOMEL, Directeur des Archives de l'Isère, dit de cette réédition "qu'elle vient à son heure". Après avoir marqué ses insuffisances quant à l'étendue géographique étudiée, et aussi (comme c'était le cas de toute recherche érudite au siècle dernier), "quant à l'histoire sociale et la connaissance des mentalités", il apprécie hautement "son attention au texte, témoignage sur une histoire"(1) qui constitue une leçon essentielle pour les histoires modernes. "Cet essai de l'abbé FILLET est tout ensemble savant et malhabile" (Présentation de l'ouvrage).

Il serait excellent que nos lecteurs cherchent ce qui se rapporte à VASSIEUX dans cet Essai, en tenant compte que l'auteur (p.III de sa Préface) enregistre le fait que "Vassieux n'était pas considéré autrefois comme une partie du Vercors", mais qu'il entretenait avec les quatre communes du Vercors proprement dit "d'importants rapports féodaux" et plus tard, administratifs, faisant partie du canton de La Chapelle.

J. ROUX suggère bien l'importance de ces rapports traditionnels avec le Diois, dès avant l'ouverture de la grande route par le col du Rousset.

\* \* \*

**A - LES LONGS SIECLES D'ISOLEMENT**

" Le canton du Vercors est entièrement privé de communications avec les pays environnants; il lui est impossible de faire aucun échange. Aussi depuis qu'on a cessé d'y travailler à la draperie commune, les habitants sont-ils dans un état effrayant de misère et d'ignorance". Ainsi s'exprimait, entre 1820 et 1830, une haute personnalité administrative du Département.

---

(1) N.D.L.R. - C'est nous qui soulignons.

Certes, la commune de VASSIEUX-en-VERCORS, s'allongeant sur ce plateau de 1 050 à 1 200 mètres d'altitude, n'a pas échappé à cet isolement général du massif jusqu'à la seconde moitié du 19<sup>e</sup> siècle, isolement dû à la conformation géographique de ces Préalpes du Nord, véritable bastion s'élevant au-dessus des plaines ou vallées environnantes et dont les vertigineuses falaises de calcaire urgonien n'offraient aucune facilité au passage des voies de communication (1). La rudesse de l'hiver ajoutait encore à cet isolement. De mémoire des plus anciens du pays, il n'était pas rare qu'un mètre de neige recouvre le plateau de la fin de Novembre à la mi-Avril. Les plus âgés se rappellent avoir entendu affirmer par leurs aïeux qui travaillaient en forêt pendant l'hiver, la présence de loups que l'on éloignait en traînant, au retour, des branches pour effacer la trace des pas sur la neige....

Dans cet isolement permanent des décennies du milieu du siècle dernier, deux voies semblaient ouvertes vers les plaines du sud et avoir été particulièrement utilisées pour les échanges effectués à pied ou avec les mulets :

- le sentier du col de Vassieux (1 333m) qui, par "Barachi", c'est le nom donné ici au versant sud du Vercors, au-dessous du col, rejoignait Die par Marignac. Il était encore utilisé au début de ce siècle par quelques paysannes" descendant "leur beurre renommé et leurs fromages de chèvres, panier au bras et faix sur la tête, dans le chef-lieu d'arrondissement.

Il fallait compter cinq heures de marche pour rejoindre la vallée et le retour était fort pénible car, à partir de Marignac, le sentier monte durement. La halte du col de Vassieux où se trouvaient, vers 1 900, deux exploitations agricoles dont l'une servait de halte-refuge aux passagers, devait être fort appréciée sur le chemin du logis!....

- le sentier du col de Font Payanne (1 412m) assurait les échanges avec la vallée de St Julien en Quint. Les Anciens aiment à rappeler les déplacements de leurs parents ou grands parents qui se rendaient en groupe à la foire du lieu (6 Mai) pour acheter les porcelets qu l'on remontait en troupeau par le sentier abrupt, chacun reprenant son bien dans la besace lorsqu'on atteignait le sommet et que la demeure était en vue dans le lointain.

La vie économique excessivement latente se limitait à des échanges assez restreints: on vendait la toison ou la laine filée des moutons qu'on élevait, les sacs de charbon de bois que l'on fabriquait dans la forêt exploitée anarchiquement, les fromages produits par le lait des brebis et de quelques chèvres. On "remontait" les ustensiles de ménage, l'huile, le sucre, vêtements et chaussures et le vin dans des peaux de bouc.

La population connaît une existence très rude, dans des maisons de pierre assez basses couvertes de chaume (il reste encore en 1944, 15 maisons à la toiture faite en paille de seigle), où la grange tient une large place pour remiser le foin nécessaire à l'hivernage du troupeau de moutons. L'eau de pluie est recueillie dans des

---

(1) voir dans ce n° spécial: le désenclavement du Vercors.

citernes bâties mais on économise le précieux liquide en conduisant le cheptel s'abreuver dans les mares des alentours. Pas de confort dans la ferme, la cheminée absorbe beaucoup de bois et reste le point central de la vie hivernale. Peu de meubles, pas de sanitaires. (La ferme de Château-Loup, restaurée par le Parc Régional du Vercors, dans sa forme originelle, donne une excellente image de l'habitat traditionnel du plateau du 19ème siècle).

La nourriture est frugale: la soupe tient une large part dans l'alimentation aux côtés des pommes de terre et de la viande de porc.

Et pourtant, on travaille dur, l'été aux fenaisons où l'on ne connaît que la faux, la fourche et le râteau (on va jusqu'à FONT D'URLE couper l'herbe des pelouses que l'on redescend séchée sur le dos des mulets), l'hiver dans la forêt malgré la neige, où l'on abat à la cognée, bien sûr et sans plan d'exploitation, les sapins de petit volume que l'on tronçonne en morceaux pas trop longs que les mulets redescendront dans la vallée ou que l'on utilisera pour les besoins charpentiers de la ferme. Le hêtre servira à la fabrication du charbon de bois.

Paradoxalement, c'est alors que la commune connaît le maximum de sa population (1 022 habitants en 1836; 981 en 1851) qui ne bénéficie d'aucune instruction (les registres de l'état-civil attestant le nombre d'illettrés de l'époque) et d'aucuns soins médicaux (la mortalité infantile est très importante).

## B - LES TRANSFORMATIONS DE 1850 à 1940

Une véritable révolution va s'exercer dans la vie économique du plateau avec l'ouverture de la route des Grands Goulets (1854) mais surtout avec celle du Col de Rousset en 1866. VASSIEUX se rattachera quelques années plus tard à cet axe routier Diois-Vercors qui remplaçait l'ancien sentier muletier qui, de la vallée de la Vernaison, rejoignait Die par le col naturel du Rousset (au-dessus de l'actuel tunnel) la plus importante ville du Diois, et ceci jusqu'à la guerre de 1939-45.

Finis les déplacements à pied, ou les charrois à dos de mulet. Les sentiers élargis en chemins carrossables permettent le passage des chars, charrettes, jardinières tirés par les chevaux. Il fallait alors cinq heures pour remonter de Die, mais le déplacement était beaucoup moins pénible.

Dans les fermes du plateau le cheval va remplacer le mulet et chaque exploitation possèdera au moins sa jument qui va jouer un rôle important dans le travail et les déplacements. Elles sont beaucoup plus nombreuses qu'aujourd'hui ces exploitations du début du siècle: une soixantaine dans la commune, mais leur nombre diminuera rapidement avant la guerre de 1914 mais aussi après. Beaucoup d'exploitants endettés vont travailler à Die et leurs femmes, restées à la ferme, les suivent quelques années plus tard.

L'élevage des vaches laitières remplace peu à peu celui du mouton mais on compte, malgré tout, entre 1900 et 1914, une quinzaine de troupeaux d'ovins de 50 à 80 têtes. Chaque ferme possède quatre ou cinq vaches, une douzaine pour celles qui sont plus importantes en superficie.

La production de foin est importante. A partir de 1903 apparaissent les premières faucheuses mécaniques; on en compte cinq ou six en 1914. Beaucoup de cultivateurs abattent encore le foin à la faux (on "loue" parfois des Ardéchois pour activer le travail et certains vont encore compléter leur récolte dans les pâturages naturels de Font d'Urle). Après 1925, l'utilisation des faucheuses se généralisera.

Dès le début de ce siècle, trois laiteries fonctionnent à Vassieux (il n'en existe qu'une aujourd'hui dans l'ensemble du Vercors), à Villard de Lans !). Le lait est collecté tous les jours chez le producteur en belle saison à l'aide de charrettes chargées de bidons, en hiver sur des traîneaux tirés par plusieurs chevaux. Le beurre fabriqué est renommé et descendu chaque semaine à DIE. (deux laiteries étaient encore en activité à la veille des événements de 1944). Après la guerre de 1914-1918, une de ces laiteries a fabriqué, pendant peu de temps, du fromage de gruyère avec l'aide d'un fromager venu de Savoie.

Les progrès dans la culture sont importants. On labourera, jusqu'en 1944, et même un peu après, avec les vaches liées mais l'on herse avec la jument. Les engrais chimiques achetés à Die, sont utilisés à partir de 1905. Les céréales récoltées sur le plateau (orge, avoine, seigle) sont de bonne qualité et font l'objet de négoce assez conséquents. Un moulin fonctionne dans la commune jusqu'en 1914 et les cultivateurs vont y chercher leur farine. Les moissonneuses-lieuses apparaissent en 1930. On cuit le pain dans les fermes et pour la semaine jusqu'en 1922 où le premier boulanger s'installe dans le village.

Le commerce des veaux, des agneaux, des céréales se fait par l'intermédiaire des laiteries. Elles achètent aux producteurs et conduisent en charrettes, bétail et grain vers Die. Les propriétaires de laiteries remontent alors les produits d'épicerie et les marchandises commandées par les exploitants: café que l'on boit dans les grandes occasions avant 1914; vin que l'on consomme surtout dans les sept cafés du bourg; chocolat que l'on donne à l'écolier par demi-bâton sur une large tranche de pain et qui mange encore la soupe avant de partir à l'école avant la grande guerre; chaux pour agrandir ou bâtir les bâtiments d'exploitation qui sont reconstruits ou améliorés avant la première guerre mondiale.... Ces échanges avec Die vont se poursuivre jusqu'à la veille de la deuxième guerre.

Une boutique très achalandée existe dans le village: on y trouve "de tout".....: alimentation, friandises, articles ménagers, étoffes, mercerie, instruments aratoires, barres de fer, pétrole.... L'hôtel du "Petit Pierre" a déjà une renommée.

L'exploitation de la forêt devient plus rationnelle bien

que les débits soient encore fréquents. Les charrois se font d'abord par les "voituriers" qui, sur leurs chars traînés par trois ou quatre chevaux, descendent 5m3 de sapin en grumes vers Pont-en-Royans ou St Hilaire-du-Rozier. Les premiers camions viendront charger les pièces de bois jusqu'en 1926 et encore ne les prenaient-ils qu'au bourg où les voituriers les avaient amenées sous un gros palan mis en place pour le levage des grumes sur le véhicule.

Les habitants du village se sont éclairés à l'électricité qui fit disparaître la lampe à pétrole en 1914 (plus tard dans les fermes écartées), mais tous n'étaient pas d'accord pour utiliser ce nouveau procédé d'éclairage et certains en refusèrent l'entrée chez eux.

Les déplacements sont assez fréquents sur le plateau même pendant la mauvaise saison et l'abondance de neige: les cultivateurs se libèrent de leurs "journées de prestations" en assurant "la trace" entre les fermes et le bourg. Les chevaux sont alors regroupés et tirent une lourde pièce de bois "la groube". Passant toujours au même endroit, la neige ainsi durcie facilite les déplacements pédestres. Lorsque les "journées" sont épuisées, la commune paie les frais engagés par les cultivateurs. En hiver, les familles se déplacent d'une ferme à l'autre, parfois d'une extrémité à l'autre du plateau, s'éclairaient avec la lampe tempête et se rendant aux longues veillées si agréables aux Vassivains d'un âge certain. On y dansait souvent, on jouait aux cartes, les femmes filaient ou tricotaient la laine et l'on ne se séparait pas sans avoir "soupenné": on mangeait la saucisse ou la caillette issues du dernier cochon sacrifié. Ces veillées, si chères au coeur des anciens, se sont poursuivies jusqu'à l'apparition de la télévision.....

Les deux premières automobiles achetées au pays le furent en 1925 mais, en 1946, il n'y en avait pas plus dans la commune.

Vie économique transformée, déplacements facilités (il existe depuis 1912, un service journalier régulier VASSIEUX-LA CHAPELLE, cheval et voiture d'abord, par un car beaucoup plus tard), la vie des habitants demeure assez difficile, bien que s'étant notablement améliorée. On travaille dur à la ferme, mais on a de bons moments: le dimanche on se rend en nombre à la messe; à la sortie, on achète quelques fruits apportés par des habitants de ST JULIEN-EN-QUINT qui remporteront des céréales sur leurs mulets, et les hommes, par bandes, se retrouvent dans les cafés du bourg où, le vin aidant, on chante jusqu'à une heure avancée de la nuit. Mais les retours à la ferme sont parfois difficiles, les jambes lourdes d'alcool n'arrivant plus à conduire certains jusqu'à la porte de l'exploitation.

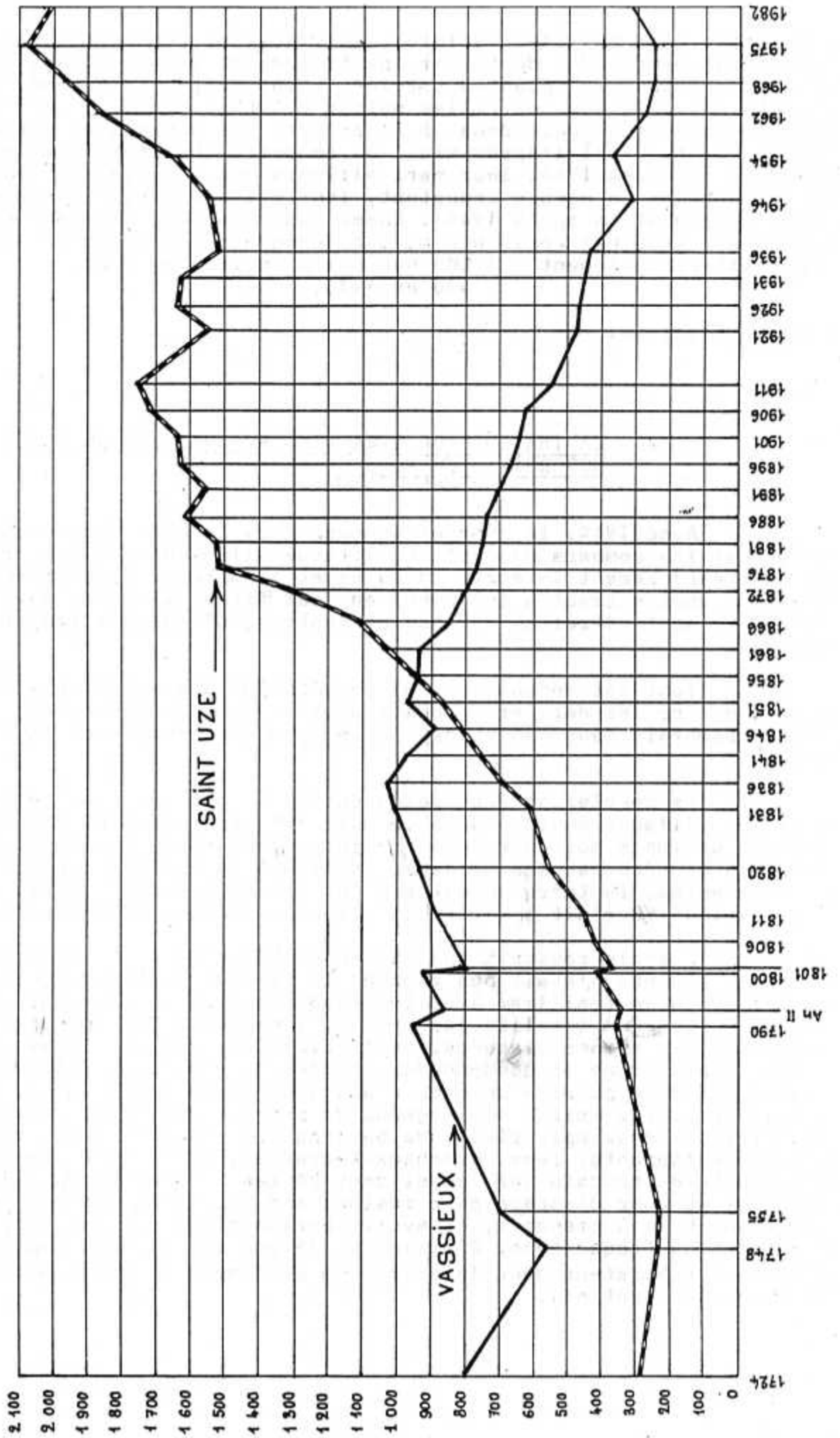
Et puis, il y avait les fêtes locales: la vogue de St Bernard, saint patron de la commune, au mois de Janvier, celle du mois de Mai. On déguste alors la saucisse et les ravioles dans les auberges du bourg qui s'emplissent de chants et de rires.

Elles ont disparu ces fêtes, après les événements de 1944...

La condition féminine reste difficile: la femme assure la vie au foyer mais à côté elle participe à tous les travaux de l'ex-

# COURBES DÉMOGRAPHIQUES DE VASSIEUX ET DE SAINT UZE

DE 1724 A 1982



exploitation même aux plus pénibles. En 1946, des femmes chargeaient encore les tombereaux de fumier, participaient largement aux fenaisons, piochaient les plantes sarclées. Dans certaines fermes, il arrivait vers 1940 que les filles soient obligées d'aller, le dimanche matin, débarder du bois dans la forêt avec les chevaux si elles voulaient aller au bal l'après-midi! On conçoit, dès lors, que beaucoup cherchèrent après 1944, leur mari ailleurs que dans la gent agricole et quittèrent, en nombre important, leur village natal (une des causes de la dépopulation après 1944). Comme tant d'autres communes de nos montagnes, VASSIEUX après une montée démographique jusqu'en 1840, décroissait sensiblement = 1 000 habitants environ en 1840  
430 en 1936.

- voir graphique.

### C - LA TRAGEDIE DE 1944 - LA RECONSTRUCTION ET LA MODERNISATION RURALE

Avec 1944, la commune va connaître le plus douloureux des martyres: les combats de Juillet (attaque allemande par les troupes aéroportées) sèment la mort, la ruine et l'horreur: 73 habitants de VASSIEUX sont massacrés (et parmi eux les forces vives du pays), 240 bâtiments sont détruits, 977 bovins abattus, 67 chevaux sont tués sur 83.

Tout est anéanti.... Si le VASSIEUX d'avant hier s'était effondré avec les derniers rochers ouvrant le col de Rousset, celui d'hier sombrait dans les ruines accumulées des combats de la Libération.

La population rescapée a quitté le plateau pour se réfugier dans les villages environnants où elle fut généreusement accueillie pendant de longs mois attendant de retrouver, dans la cité provisoire montée à la hâte par les Services Publics à la lisière des ruines encore fumantes, la terre ancestrale sur laquelle la vie allait reprendre dès 1945. Restait à mettre en place la commune d'aujourd'hui....

L'école rouvrait ses portes en Décembre 1945, mais la totalité des enfants n'avait pas regagné le village loin duquel vivaient encore quelques familles. Avec la reconstruction du bourg et des hameaux, assurée en totalité par l'Etat, renaissait Vassieux sur l'emplacement des ruines évacuées, bénéficiant des règles d'urbanisme moderne: rues larges et goudronnées bordées de trottoirs, bâtiments cossus faits de pierres du pays s'alignant au long des voies, école, bureau de poste, mairie aux façades de pierres taillées, commerces accueillants (deux épiceries, une boulangerie, quatre cafés, deux hôtels-restaurants, deux maréchaux-ferrants). On ne peut que regretter l'exiguïté du terrain sur lequel sont bâties les fermes du village qui vont manquer d'espace pour remiser les outils agricoles, les stocks de bois à préparer, et avoir leurs sorties sur des rues de plus en plus fréquentées. D'ailleurs, 35 ans après, cinq exploitations seulement subsistent dans le bourg (on en comptait quinze au lendemain de la reconstruction).

